

**Zeitschrift:** Zeitschrift für schweizerische Geschichte = Revue d'histoire suisse  
**Band:** 26 (1946)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Genève et l'Angleterre : les De Luc, 1727-1817  
**Autor:** Engel, Claire-Eliane  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-76051>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Genève et l'Angleterre: Les De Luc, 1727—1817

Par *Claire-Eliane Engel*.

Les frères De Luc<sup>1</sup> sont parmi les oubliés du XVIII<sup>e</sup> siècle genevois. Très célèbres de leur temps, bien au-delà des frontières de leur pays, ils ont été depuis négligés à l'extrême, peut-être parce qu'ils ont survécu à leur heure de gloire: il est parfois dangereux, pour de savants de second ordre de vivre jusqu'à quatre-vingt et quatre-vingt-dix ans. Et cependant, le rôle de Jean-André et de Guillaume-Antoine De Luc a compté dans l'histoire.

Ce n'est pas de leurs découvertes scientifiques que je veux parler ici: je n'ai aucune qualité pour les juger. Elles ont été depuis longtemps attaquées et, de toutes les façons, il semble que leur valeur soit périmée. Le XVIII<sup>e</sup> siècle a été l'âge des tâtonnements scientifiques, ce que l'on oublie parfois devant les admirables découvertes de quelques savants de cette époque. Mais, même en négligeant les considérations sur le baromètre et les théories géologiques échafaudées par les deux frères De Luc, ils ont droit à une place dans l'histoire de leur siècle, en raison du rôle d'intermédiaire qu'ils ont joué entre leur patrie et l'Angleterre. Une étude sur Jean-André De Luc figure dans le *Dictionary of National Biography*; ce qui n'est pas un indice dépourvu de valeur.

\* \* \*

---

<sup>1</sup> Cette étude est principalement basée sur le fond De Luc de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève. Ce fond est d'une grande richesse et n'a pas encore été souvent utilisé. A la mort du dernier descendant des De Luc, M. John Revilliod, les papiers de famille ont passé au gendre de ce dernier. M. Bader, libraire qui a facilité l'acquisition d'une partie importante de ces archives par la Bibliothèque Publique et Universitaire. Une autre partie a été acquise par le comte de Suzannet. J'ai pu consulter l'ensemble de ces papiers. Je tiens à remercier ici MM. Paul-E. Martin, directeur des archives de Genève, B. Gagnebin, conservateur des Mss de la BPU., le comte A. de Suzannet, qui m'ont constamment aidée dans mes recherches.

Les deux frères appartiendraient à une très ancienne famille originaire de Lucques: leur nom primitif aurait été Frederici<sup>2</sup> prétendaient-ils; leur ancêtre l'aurait changé en de Lucques, puis de Luc en arrivant à Genève au XVI<sup>e</sup> siècle. C'est de la haute fantaisie, mais l'arrivée à Genève de la famille remonte très haut dans le passé. Jean-André naît en 1717, Guillaume-Antoine en 1729. Leur père, Jean-François, politicien enragée joue un rôle prépondérant et confus dans les affaires genevoises. Il est ami de Jean-Jacques Rousseau et, avec ses deux fils, il accompagne ce dernier et Thérèse Levasseur en 1754, lors du tour du lac de Genève au cours duquel jaillira l'idée de la *Nouvelle Héloïse*. Le père De Luc était respectable et ennuyeux et ses fils ne semblent pas avoir possédé un sens de l'humour bien vif. Ils sont sérieux, travailleurs, énergiques, passionnés de recherches scientifiques, profondément croyants. Malgré leur admiration pour Rousseau, ils pratiquent une religion plus orthodoxe que la majorité de leur contemporains et, toute leur vie, ils lutteront pour concilier la Genèse avec les découvertes scientifiques. Ils auront une vie de famille impeccable et sans histoire. Sans ombre de génie, ils accumuleront une foule d'observations précieuses, bien contrôlées. Jean-André sera l'élève de Cramer et de Jalabert mais, dans l'ensemble, les deux frères sont des autodidactes. Tout jeunes, ils recueilleront les éléments d'un cabinet d'histoire naturelle qui devient l'une des attractions de Genève pour les savants de passage. Plus tard, après le départ de l'aîné, ce sera Guillaume-Antoine et son fils qui prendront soin des collections.

Les deux frères débutent dans les affaires, associés dans la maison Garrigues, François De Luc et Cie, fondée par leur père. Mais bientôt Jean-André obtient par un acte de se libérer « de tous les engagements qu'il a contractés<sup>3</sup> », et il abandonne le commerce pour se consacrer aux sciences. On sait quelle est l'une des passions commune aux deux frères: la montagne. En 1765, avec leur beau-frère, le pasteur Dentand, ils réussissent après trois tenta-

---

<sup>2</sup> Lettre de Jean-André à l'abbé Duval. 20. 10. 1813. Mss 2472. BPU. Genève. Cf. *Almanach Généalogique Suisse*, t. IV (1913), p. 829—831. — J. A. Galiffe, *Notices généalogiques*, t. III, p. 176—180.

<sup>3</sup> Mss 2485. BPU.

tives la première ascension du Buet depuis Sixt. La course, rapidement vulgarisée, n'en n'était pas moins pénible et même périlleuse. Pendant plusieurs années, les De Luc jouent un rôle politique à Genève. Jean-André est l'un des vingt-quatre commissaires de la bourgeoisie auprès de M. de Beauteville. Il entre au CC en 1770, son frère en 1775. On les trouve très actifs, et même trop remuants. Dès 1762, Bonnet déplorait amèrement leur activité dans une lettre à Haller<sup>4</sup>. Mais Guillaume-Antoine cessera bientôt toute activité de ce genre et, en 1773, dégoûté de la politique, Jean-André abandonne tout et quitte Genève.

Une expatriation est toujours une détermination grave. Après quelques mois en France, il part pour l'Angleterre. On sait combien de liens rattachaient alors ce pays à Genève: liens politiques, intellectuels, religieux, commerciaux. Il y avait toujours eu de nombreux étudiants anglais à Genève, et plusieurs d'entre eux avaient épousé des Genevoises, Richard Aldworth Neville et un jeune Hamilton, entre autres. Les De Luc étaient en relations étroites avec Jean-Pierre Duval, un peu plus jeune qu'eux, joaillier de la cour d'Angleterre, qui avait épousé une Miss Drake et qui s'était fait naturaliser Anglais. La plupart de ses neuf enfants se marieront à Genève et y passeront une partie de leur vie. Il y a une colonie genevoise à Londres, et les De Luc étaient alliés à plusieurs de ses membres. Enfin, le XVIII<sup>e</sup> siècle est l'âge des lettres de recommandation. Un homme bien introduit circule sans encombre d'un bout à l'autre de l'Europe. Les savants faisaient office d'ambassadeurs, leurs lettres valaient des passeports et, de tout temps, en Angleterre, un étranger présenté par une ou deux personnes bien accréditées a toutes les chances d'être reçu à bras ouverts. Jean-André De Luc savait bien l'anglais, ce qui n'était pas exceptionnel à Genève.

Les papiers des De Luc, sont riches en documents sur la vie et les idées des deux frères. Restés très liés à travers les années de séparation, ils s'écrivent souvent: longues lettres pleines de détails qui permettent de reconstituer leur vie et leur état d'esprit. Il y a peu de lacunes, sauf au cours des tout premiers mois du séjour de Jean-André à Londres. Rien ne permet de connaître sa

<sup>4</sup> Mss 738. 15 juin 1762. BPU.

réaction lors de son arrivée sur cette terre inconnue et sans doute déconcertante. Mais il n'a jamais dû se trouver isolé. Son renom scientifique — le vainqueur du Buet, l'inventeur d'un hygromètre — lui assurait toutes sortes de relations. De fait, lorsque, en 1768, Horace-Bénédict de Saussure s'était rendu en Angleterre, Jean-André De Luc lui avait donné une lettre d'introduction et Saussure lui en avait demandé d'autres, si possible pour des savants habitant la Cornouaille, où il voulait visiter des mines<sup>5</sup>. De Luc lui-même était donc dans une situation privilégiée.

C'est vers cette date où il entre en correspondance avec le baron Claude de Salgas, seigneur vaudois d'origine du Languedoc. Son grand-père François de Salgas<sup>6</sup>, avait été arrêté en 1703, sur l'ordre de Lamoignon de Basville et condamné aux galères à perpétuité, comme protestant. Il avait mené l'abominable existence des galériens pour la foi jusqu'en 1716. A ce moment, l'intervention de la princesse de Galles, Caroline d'Anspach, auprès de la duchesse douairière d'Orléans, mère du Régent, avait eu pour résultat la libération du baron de Salgas. Il était venu mourir à Genève en 1717. La famille royale d'Angleterre avait continué à s'intéresser à sa famille. C'est ainsi que le petit-fils du baron de Salgas — qui avait hérité du titre — se trouvait être précepteur de deux fils de George III. Il occupait ainsi une situation en vue à la cour d'Angleterre.

D'un point de vue mondain ou intellectuel, celle-ci, vers cette date, ne représente rien. George III est à moitié Allemand, la reine Charlotte, princesse de Mecklembourg-Schwerin, l'est tout-à-fait. Dès 1788, le roi a des crises de folie qui se rapprochent et s'aggravent. Ses aptitudes littéraires ou scientifiques sont inexistantes. Passionné de musique, il n'admet que les œuvres de Hændel, qu'il joue sur l'orgue pendant des heures. Les compositeurs contemporains n'existent pas pour lui. Du point de vue politique, il s'efforce de jouer un rôle personnel, et celui-ci sera désastreux. En conflit fréquent avec le Parlement, il sera en partie responsable de l'insurrection des treize colonies américaines et

<sup>5</sup> Mss 2466. 22. 9. 1768.

<sup>6</sup> Cf. Gaston Tournier: *Le baron de Salgas, gentilhomme cévenol et forçat pour la foi*. En Cévennes (1941).

des conséquences de l'évènement. D'une moralité irréprochable, il n'en n'est pas moins détesté et raillé à cause de son entêtement et de son avarice. La reine est une sainte femme, intellectuellement nulle. Tous les deux gardent dans leur entourage une série de favoris étrangers, en majorité allemands.

Le 29 avril, 1774, M. de Salgas envoie à De Luc le billet suivant:

«M. de Salgas offre ses hommages à M. De Luc et le prie de vouloir bien se donner la peine de se rendre chez lui à la maison de la reine ce soir à 8 h ou demain à la même heure. Il souhaiterait de pouvoir l'entretenir de quelque chose dont il espère de l'avantage pour M. De Luc»<sup>7</sup>.

C'est l'amorce de l'entrée en charge. Le 1<sup>er</sup> mai, Salgas prévient De Luc que Lady Charlotte Finch, dame de la reine, le recevra à 11 h du matin<sup>8</sup>. Le 13, « nous sommes à peu près en règle et probablement demain nous le seront tout-à-fait<sup>10</sup> ». Le 18, il écrit à De Luc qu'il peut aller au « drawing-room de la reine » à son gré à Kew ou à St-James: c'est sans importance<sup>11</sup>. De Luc est nommé lecteur de la reine grâce à cette puissante intervention. Il est probable que sa prononciation anglaise n'était pas impeccable: sans doute celle de la reine était-elle pire. Cependant, il n'était pas lecteur français<sup>12</sup>.

De Luc s'installe définitivement en Angleterre. Dès les premiers temps de son séjour à Kew, il envoie à sa fille Françoise-Fanchette, restée à Genève, une charmante description de sa fenêtre:

«Kew, 13 juillet 1774.

... A cinquante pas à la gauche de ces prairies est la Tamise. Dans ce moment, la marée descend et je vois ... son cours au travers de quelques arbres, rendu plus visible par la suite presque continuelle de barques et de bateaux qui profitent du reflux pour aller du côté de Londres ... La navigation n'est pas la seule chose qui rende la vue de la Tamise agréable partout où elle passe; cette rivière, ainsi que toutes celles de l'Angleterre, est couverte de cygnes ... Ces cygnes appartiennent au roi ou aux communes

<sup>7</sup> Mss 2466.

<sup>8</sup> Mss 2465.

<sup>9</sup> id.

<sup>10</sup> id.

<sup>11</sup> id.

<sup>12</sup> Ce poste était celui d'un M. de Guiffardière, d'après Fanny Burney.

des villes; ceux de la Tamise appartiennent principalement à la ville de Londres. Ou plutôt c'est elle qui les protège. Quiconque leur ferait le moindre mal ou à leurs nids serait puni. Ils sont donc fort tranquilles et familiers ...

La Tamise est ici à peu près de la même largeur que le Rhône à la Coulouvrenière et le bord opposé, qui termine mon tableau de ce côté-là, ne saurait être mieux comparé qu'aux Eaux-Vives vues des Pâquis. Et comme les maisons sont de briques, elles fatiguent moins la vue que des maisons blanches. En général, le tableau ici est des plus champêtres, des plus gais et des plus reposants pour la vue qu'on puisse désirer ...

(De ses autres fenêtres) un tableau plus vivant se présente à ma vue. C'est une plaine d'une grandeur qui est moyenne entre celle de Plainpalais et du Pré l'Evêque. Environné de fort jolis bâtiments de brique, entremêlés d'arbres et de jardins. Je suis dans un charmant réduit à l'un des coins de cette plaine ... Au-delà est une pelouse qui conduit à l'étang formé par le canal qui mène à la Tamise: cet étang est bordé de grands saules du côté opposé; à la gauche il l'est par les haies qui ferment la prairie; les autres côtés sont libres et donnent un accès aisé aux chevaux et aux bestiaux du voisinage qui viennent y boire et s'y baigner, ce qui, joint à plusieurs familles de canards qui l'habitent ou se promènent sur ses bords, fait un charmant paysage que mes fenêtres dominant ... Vis-à-vis de moi, près de l'autre angle de la même face de la plaine est l'église de la paroisse. Un grand pavillon britannique qui se joue au gré des vents marque la présence du roi dans ce lieu. A l'angle opposé en traversant la plaine de biais, sont toutes les maisons royales. Je dis les maisons car il n'y a point ici un château immense fermé de fossés, gardé par de nombreuses troupes. Le roi, la reine et les princesses occupent une maison qui n'est guère plus grande et point si belle extérieurement que celle que M. Lullin a fait bâtir à Plongeon ...

Le roi et la reine sortent dans un phaéton léger et tout ouvert; le roi conduit lui-même; un seul palfrenier le suit ...

Pour ce qui regarde mes fonctions, il n'y a encore rien de bien fixe. Je dois me rendre auprès de la reine le lundi, le mercredi et le vendredi à 11 h et là en général je dois lui proposer des lectures et lui lire moi-même c'est une séance d'environ deux heures plus ou moins, suivant les circonstances»<sup>13</sup>.

«Kew, 13 juillet 1774.

... Quant à mon service chez la reine, comme c'est le matin, où chacun est encore en deshabillé, il n'y a besoin que d'être propre. Les Anglais, hommes et femmes, sont fort recherchés dans la propreté de leur deshabillé»<sup>14</sup>.

---

<sup>13</sup> Mss 2462.

<sup>14</sup> id.

Bientôt, De Luc se met à explorer le pays. En 1811, il publie ses *Geological Travels* en cinq volumes, dont trois retracent ses voyages en Angleterre: le comté de Dorset, l'île de Wight, Stonehenge, le Devon, la Cornouaille, le comté de Somerset et les Moors. C'est un ouvrage scientifique: il n'y faut chercher aucune descriptions, et c'est dommage, car De Luc, qui savait parfois décrire les paysages de montagnes, aurait pu parler avec plus d'éloquence qu'il ne le fait des décors admirables du Devonshire, par exemple. Tout au plus note-t-il que les Mendip Hills lui rappellent les aiguilles de Chamonix, avec l'herbe en plus. Recommandé à tous les pasteurs par l'évêque Fischer, il va de cure en cure, promené dans les villages par tous les *vicars* de la région.

Veuf lors de son arrivée en Angleterre, il épouse en 1785 Miss Cooper, qui semble être une personne charmante; elle s'entendra parfaitement avec ses beaux-enfants. Leur vie est sans histoire.

\* \* \*

Du jour où De Luc entre à la cour, il se sent dévoué corps et âme à la reine qui vient de l'honorer d'une si insigne faveur. Cet enthousiasme sera partagé par son frère et par leurs enfants, à Genève. Rien ne le fera vaciller, et ce loyalisme s'élargira, passant de la reine à la famille royale et surtout au pays tout entier. Les De Luc seront toujours passionnément enthousiastes de l'Angleterre. A juste titre. Jean-André, étranger, jamais naturalisé, semble-t-il, a joui de tous les privilèges des nationaux, bénéficiant de la splendide tolérance britannique, «Live and let live».

Les sympathies de la famille ne sont jamais douteuses, ni tièdes. Après l'arrivée du frère aîné en Angleterre, le conflit américain éclate, et la situation s'envenime vite:

«Les bonnes nouvelles que tu m'as données de la Caroline et de Philadelphie ne se confirment pas encore ... C'est bien l'un de mes vœux les plus ardents que l'Angleterre sorte victorieuse de cette guerre»

écrit Guillaume-Antoine en avril 1779<sup>15</sup>.

Le 14 mars, il insistait avec joie sur une victoire de l'amiral

---

<sup>15</sup> Mss 2469.

Rodney<sup>16</sup>, et plus tard sur la prise de Charleston<sup>17</sup> et une victoire de Lord Cornwallis, sans doute Waxhaws<sup>18</sup>. La mort du major André, jeune officier exécuté comme espion par les Insurgents après un procès illégal, le révolte :

«Pauvre infortuné André! Cette mort sera payée de quelque manière»<sup>19</sup>.

Et voici une déclaration très nette :

«Nous n'avons pas de lettres d'Angleterre depuis celle du 4. Dieu nous donne de bonnes nouvelles d'Amérique! Je dis *nous* car aucun *bon* Anglais n'y peut prendre autant d'intérêt que moi!»<sup>20</sup>.

Il y a toujours un certain courage à écrire sur ce ton, car le secret postal n'était pas plus rigoureux au XVIII<sup>e</sup> siècle que de nos jours. Guillaume-Antoine De Luc n'est pas tendre pour ceux qui partent se joindre aux troupes américaines. Le 29 février 1780, il raconte l'épisode suivant :

«Un M. Bonstetten de Berne, qui avait servi en France et au Piémont et qui s'était épris d'un bel enthousiasme pour la cause des Américains, était allé servir dans l'armée du Congrès, écrit à son frère à Berne ... que l'armée américaine n'est plus qu'un ramassis de misérables qui n'ayant plus ni pain, ni vêtements, vivent maintenant de pillage»<sup>21</sup>.

Il s'agit sans doute de Gustave-Albert de Bonstetten, âgé alors de vingt-huit ans, effectivement officier au Piémont, qui devait mourir en 1821. Ailleurs, De Luc parle d'un personnage plus connu :

«Gallatin, notre compagnon dans une tournée que nous fîmes aux Alpes l'année dernière, et le fils de M. Senn, sont partis il y a huit jours à l'insu de leur famille, pour aller chez les Indépendants d'Amérique. Ils doivent s'embarquer dans quelques jours dans quelque port de France, à Nantes, vraisemblablement. On a écrit dans différents ports pour les engager à revenir; s'ils persistent, on les laissera aller; ils ont fait de très bonnes études, les uns et les autres ont des talents naturels»<sup>22</sup>.

---

<sup>16</sup> id.

<sup>17</sup> id. 24. 6. 1780.

<sup>18</sup> id.

<sup>19</sup> 28. 11. 1780. id.

<sup>20</sup> 21. 4. 1780. id.

<sup>21</sup> id.

<sup>22</sup> 5. 5. 1780. id.

«... Tu as vu dans ma dernière lettre que Gallatin et Senn sont partis; ils mirent à la voile de Lorient pour Boston, mais non point comme on le croyait, escortés par Paul Jones»<sup>23</sup>.

On sait quelle brillante carrière parcourra Gallatin aux Etats-Unis, où il deviendra sénateur en 1794, et ministre des finances en 1800. Mais les De Luc n'oublieront jamais son départ ni son rôle dans la guerre d'Indépendance.

En 1781 éclatent les troubles de Genève et alors, pour les deux frères, la politique genevoise passe au premier plan. Guillaume-Antoine, dans ses lettres à son frère mentionne cependant les croisières de John Byron — le grand-père du poète<sup>24</sup> et la mort du capitaine Cook, épisode quel, sur la foi de nouvelles venues de Russie, il situe dans les îles Kouriles<sup>25</sup>! En réalité, le drame s'était passé à Hawaii le 13 Février 1779.

Lorsqu'éclatent les guerres de la Révolution, qui mettent tout le Continent en feu, les deux frères prennent violemment parti contre la France: leurs deux patries étaient l'une envahie, l'autre menacée. Leur hostilité à l'égard de Bonaparte ne désarmera jamais: « Brigand et saltimbanque de Bonaparte », écrit Guillaume-Antoine en 1796<sup>26</sup>; encore une formule qui pouvait être dangereuse si la censure était stricte. Les campagnes du Directoire inquiètent les deux frères, surtout l'expédition d'Egypte, car ils en comprennent bien le sens: couper la route des Indes. Aussi, le 2 octobre 1798, Guillaume-Antoine envoie-t-il avec joie à Jean-André un long récit de la bataille du Nil (Aboukir), copie d'un texte qu'il vient de recevoir de Sir William Hamilton — lequel, vraisemblablement, le tenait de Nelson lui-même<sup>27</sup>: c'est normal, mais assez ironique, en un sens.

Mais, en dépit de leur loyalisme britannique, les deux frères ne s'intéressent passionnément qu'à une seule politique: celle de Genève. Leur clocher, c'est St-Pierre; même pour Jean-André, ce ne sera jamais St-Paul. De Windsor, il s'exaspère devant les crises

<sup>23</sup> 14. 7. 1780. id.

<sup>24</sup> 12. 6. 1779. id.

<sup>25</sup> 24. 6. 1780. id.

<sup>26</sup> 4 Octobre. Mss 2471.

<sup>27</sup> id.

confuses que traverse sa patrie, et alors il est intarissable. Par contre, il ne parle jamais, dans ses lettres, du rôle de Pitt, par exemple, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, ou des démêlés conjugaux du Prince Régent. Bien plus: dans ses lettres qui nous sont parvenues — et l'une d'elles est datée du 18 juin 1815 — il ne parle jamais de Waterloo. Sans doute Jean-André était-il déjà très vieux en 1815, mais au fond, la politique anglaise, compliquée, adroite, subtile, celle d'un très grand pays dont les terres parsèment les continents et les Sept Mers, dépasse les capacités des deux naturalistes.

\* \* \*

Lorsque Jean-André De Luc était encore à Genève, il avait accueilli un grand nombre de voyageurs anglais de passage. Après son départ, son frère et ses neveux continuent la tradition, avec d'autant plus de facilité que leur cabinet d'histoire naturelle attire toujours les passants.

Parmi les plus marquants de ceux-ci se trouve Lord Stanhope et sa famille. Le comte et sa femme étaient d'abord venus à Genève avec leur fils aîné, pour le faire soigner par Tronchin. Mais le jeune Lord Mahon était tuberculeux; tous les soins du célèbre docteur n'avaient pas pu le sauver et le jeune homme était mort en juillet 1763. Ses parents étaient restés à Genève, où les avait rejoint leur second fils, qui venait de prendre à son tour le titre de Lord Mahon. Le comte de Stanhope était l'un des premiers mathématiciens d'Europe et il trouvait à Genève un milieu intellectuel qui lui plaisait. Charles Bonnet et Jean-André De Luc s'efforçaient de le faire nommer membre correspondant de l'Académie des Sciences. Charles Bonnet s'adressait à Duhamel du Monceau <sup>28</sup> et De Luc, allant tout de suite au plus haut, à Necker, dont voici la réponse:

« Il n'y a point actuellement de place vacante pour l'Académie des Sciences, la place de Mylord Morton étant dévolue de droit au prince de Lowenstein qui était associé surnuméraire. Il conviendrait que Mylord Stanhope pût obtenir une place de surnuméraire et l'on nous a dit que pour y réussir il faudrait que Mylord Stanhope envoyât un mémoire accompagné

---

<sup>28</sup> 9. 11. 1768. Mss 740. BPU.

d'une lettre honnête et qu'en même temps il engageât l'ambassadeur d'Angleterre à rechercher pour lui une place d'associé surnuméraire, et l'on nous a dit qu'on croyait que ces deux circonstances rendraient l'affaire facile, et étant associé surnuméraire il aurait droit à la première place qui viendrait à vaquer. L'ambassadeur d'Angleterre se verrait dans le cas d'en parler au ministre qui préside l'Académie. Vous voyez que sur les savants aussi l'éclat et le crédit ont de la puissance»<sup>29</sup>.

Le fils de Lord Stanhope, jeune excité remuant de grands dessins politiques aussi confus que grandioses, faisait tout ce qui était en son pouvoir pour jouer un rôle dans la politique genevoise — ce que sa qualité d'étranger aurait dû lui interdire. Il se multipliait en manifestations en faveur du parti des De Luc, qui trouvaient en lui quelqu'un suivant leur cœur. Du Pan, moins optimiste et plus conservateur, dépeignait ainsi le jeune homme dans une lettre à Freudenreich:

«Mylord Mahon ... qui parle français avec les mots et l'accent d'un boucher de Genève ou d'une batelière de Morges, jouera un rôle distingué; il a un génie surprenant ... , il invente tous les jours quelque chose d'utile et il s'est bien instruit et bien exercé ici aux menées populaires, il pourra figurer honorablement parmi le peuple de Londres, s'il lui en prend envie»<sup>30</sup>.

En 1771, Mahon avait été Roi du Noble Jeu de l'Arc. C'avait été un véritable triomphe, immortalisé par une gravure sensationnelle et une mise en scène adéquate. Il y avait eu un char monté par des enfants déguisés en amours, en blanc avec des rubans roses, un banquet gargantuesque et Du Pan concluait ainsi son récit: «Ces pauvres Stanhope paient cher la sottise de leur fils, qui n'a que dix-huit ans»<sup>31</sup>.

En février 1774, les Stanhope quittent Genève, pour Paris d'abord, puis pour l'Angleterre, où, dès son arrivée, Lord Mahon, qui a tout juste l'âge requis, se présentera aux élections pour Westminster. Il se désistera bientôt devant un candidat plus en vue. Les Stanhope ont été adorés à Genève et, spontanément, la ville organise une cérémonie d'adieux que Guillaume-Antoine relate à son frère:

---

<sup>29</sup> 28. 2. 1768. Mss 2465.

<sup>30</sup> Mss 1545 BPU.

<sup>31</sup> Mss 1547.

«La famille Stanhope est partie mardi dernier. Mylord Mahon eut l'honnêteté de venir prendre congé de moi la veille; il s'attendrit beaucoup et me dit entre autres que tu pouvais compter sur leur désir le plus empressé à te rendre service dès qu'il seraient de retour à Londres . . . A leur départ, les dragons se sont trouvés à pied et de leur propre mouvement devant leur maison ou hôtel. Ils y ont bordé la haie et les ont accompagnés jusqu'à la porte de Cornavin. Mylord Mahon est resté à pied avec eux jusqu'à la frontière; il n'y avait pas d'autre officier major que M. de Roveray . . . Les larmes coulaient abondamment des yeux de Mylord et de Mylady Stanhope»<sup>32</sup>.

Les De Luc s'étaient trouvés en rapports avec un autre homme politique anglais: Wilkes, le fameux agitateur. Ils avaient dîné avec lui chez le colonel Pictet en 1765<sup>33</sup>.

G. A. De Luc, du fait de sa passion pour les montagnes, et principalement pour le Faucigny, se trouve amené à faire la connaissance de toute une série de touristes anglais qui vont visiter Chamonix; en particulier, il entre en relations avec Blair, le fondateur du premier refuge alpin, la cahute du Montenvers. Il le voit à ses différents passages à Genève, au cours des dernières années de l'Ancien Régime. En 1792, lorsque les émigrés français, dans une misère totale, passent par la Savoie pour atteindre le Valais, ils sont accueillis à Chamonix « par M. Blair, un Anglais qui vint passer souvent la belle saison dans les environs de Genève »<sup>34</sup>. Blair leur donnait de l'argent, des vivres, tentait de les loger. Guillaume-Antoine a aussi connu Hill, jeune Quaker qui, en compagnie d'Exchaquet, le directeur des mines de Servoz, avait tenté de passer le col du Géant en 1778. Mal entraîné, il avait dû renoncer à la course à la hauteur des séracs. Il avait ensuite passé sur Courmayeur par le col du Bonhomme et, de là était monté au col pour voir s'il y avait une voie qui pouvait mener au Mont-Blanc: il y en a plusieurs, mais on ne pouvait guère s'en douter à cette date, car elles constituent quelques-unes des escalades les plus difficiles de toute la chaîne. Hill, en 1784, avait été

---

<sup>32</sup> 25. 2. 1774. Mss 2469. Cf. Louis Dufour-Vernes: *Les Stanhope à Genève, 1790 à 1793*. — *L'ancienne Genève 1337—1798*, Genève (1909), p. 75—102.

<sup>33</sup> Mss sup. 1541. Lettre de Dupan.

<sup>34</sup> 17. 8. 1792. Mss 2470.

l'un des témoins de l'un des premiers accidents de montagne: il se trouvait avec Ami Lecointe, de Genève, lorsque celui-ci, s'obstinant à prendre une voie que lui déconseillait son compagnon, s'était tué au pied de l'aiguille de l'M. Guillaume-André De Luc avait relaté l'accident à son frère <sup>35</sup>.

Sous l'impulsion des Stanhope s'était fondée à Genève une *debating society* très britannique. On y discutait des sujets variés, politiques, sociaux, moraux, «la corruption», par exemple, en avril 1774, toujours en anglais. Le fils du syndic Turrettini, qui a appris l'anglais s'y fait recevoir, et son père l'annonce à son ami Jean-André De Luc:

«Mon fils a appris l'anglais depuis votre départ et il commence à le parler passablement au point qu'il vient d'être reçu membre de la Société Anglaise. Cette société est une espèce de *Robin Hood* établi par les Anglais dès le commencement de l'hiver; cette société a ses statuts et s'assemble tous les samedis sous la présidence d'un de ses membres. Chacun la préside à son tour et le but de l'assemblée est de traiter une question proposée huit jours auparavant, ce qui se fait suivant toutes les formes anglaises; il y a eu environ six semaines que Mylord Mahon vint me proposer d'en être membre; je refusais sous le prétexte de mes occupations ... mais Mylord insista et me proposa avec trois autres Genevois, savoir Calandrini, Bertrand le professeur et Jalabert et nous fûmes acceptés. On y a reçu dès lors les médecins Odier et Delaroché, le professeur de Saussure, le professeur Mallet, le général Prevost et mon fils. J'y ai assisté pour ma part très régulièrement et y ait beaucoup harangué, chose qui au début me paraissait difficile dans une langue étrangère, car il y a une immense différence entre converser et disserter, et comme je me pique de le faire de tête, il est certain que j'y gagnerai de l'habitude dans la langue anglaise» <sup>36</sup>.

Les noms qu'indique Turrettini sont précieux. On voit, par exemple que Saussure avait fait de grands progrès depuis son voyage en Angleterre en 1768—1769. De fait, il avait non seulement bien appris la langue, mais il s'était mis à l'aimer et il l'utilise souvent dans ses notes.

Les De Luc fréquentent des visiteurs encore plus illustres que les Stanhope ou Blair. Plusieurs ducs royaux anglais séjournèrent à Genève: le duc de Gloucester, par exemple, frère du roi, qui

---

<sup>35</sup> Cf. mon article dans *les Alpes: La première tragédie alpestre*. Avril 1943 La lettre est du 17-12-1784.

<sup>36</sup> Mss 2468.

venait presque chaque année incognito, mais en arborant toutefois sa plaque de la Jarretière, ce qui posait des problèmes d'étiquette fort ardu<sup>37</sup>. En décembre 1787, on annonce l'arrivée prochaine du prince Edward, fils du roi<sup>38</sup>. Le futur duc de Kent a vingt ans; pas très intelligent, il a été élevé d'abord par l'évêque Fischer, qui sera un ami de Jean-André De Luc, puis par un précepteur allemand, M. de Wangenheim, dont la sévérité a étouffé chez le prince tout ce qu'on pouvait appeler génie naturel, et dont l'avarice lui a donné la fâcheuse habitude de contracter des dettes. Toute sa vie, il sera en proie aux créanciers. Le prince arrive effectivement à Genève le 17 décembre 1787, escorté de son dernier précepteur, M. de Salgas, l'ami de De Luc, qui a succédé à Wangenheim, et de trois gentilshommes. Le jour même, les syndics Micheli et Des Arts vont le saluer et, le lendemain, il leur rend leur visite. Il est évident que Salgas lui a présenté le frère et le fils du lecteur de la reine car, le 25 mars, Guillaume-Antoine De Luc donne à Jean-André des nouvelles du prince<sup>39</sup>. Le 6 mai, ce dernier assiste à une revue à Plainpalais<sup>40</sup>. Les relations entre lui et les De Luc se poursuivent et Guillaume-Antoine est ravi:

« Ton neveu, écrit-il à son frère, a eu l'honneur de faire plusieurs parties de cricket avec le prince Edward, dont deux ont été suivies d'un dîner, et comme le prince paraît aimer de l'avoir dans son parti, ils ont souvent tenu la masse ensemble et boulé ensemble. Le prince continue son séjour à Genève et paraît s'y plaire; il se porte très bien »<sup>41</sup>.

Au cours de l'été, le 11 juin le prince se rend à Chamonix escorté de « six messieurs et de trois dames »<sup>42</sup>: sans doute Guillaume-Antoine a-t-il établi l'itinéraire du voyage. A l'automne, au moment où George III a sa première crise de folie, le Conseil décide d'exprimer toute sa sympathie à son fils<sup>43</sup>. Au printemps de 1789, le prince Auguste, futur duc de Sussex, âgé de seize ans,

---

<sup>37</sup> Registre du Conseil d'Etat. 6. 84.

<sup>38</sup> id.

<sup>39</sup> Mss 2470.

<sup>40</sup> Registre du Conseil.

<sup>41</sup> Mss 2470.

<sup>42</sup> Archives de Chamonix.

<sup>43</sup> Registre du Conseil.

vient rejoindre son frère et tous les deux, accompagnés par le capitaine Talbot, visitent le cabinet d'histoire naturelle des De Luc<sup>44</sup>. Le naturaliste est dans la joie. Mais, brusquement, en 1790, les deux princes disparaissent de Genève: sans prendre congé de personne, ils rentrent en Angleterre. Le prince Edward n'a pas demandé l'autorisation du roi, ce qui est plus grave, et des crises de familles suivent cette initiative, l'une des rares qu'il prendra jamais. Il ne survivra dans l'histoire que parce que sa fille deviendra la reine Victoria.

\* \* \*

Les frères De Luc ont tous les deux une solide culture scientifique. Ils ont été de grands brasseurs d'idées, connus de tous les érudits contemporains et ils ont touché à bien des domaines, à une époque qui ignorait la spécialisation. Ils se sont ainsi trouvés en relations avec quelques-uns des plus grands savants de leur temps et grâce à leur savoir et à leur bonne grâce, ils semblent avoir été vivement estimés. Par exception, Lavoisier déclarait nettement que J. A. De Luc était un médiocre, au contraire de H. B. de Saussure: il le dit à Jean Trembley en 1785<sup>45</sup>. Ce dernier, la même année, se rend à Londres, et s'adresse justement à De Luc pour faire la connaissance des savants anglais les plus célèbres:

« J'ai vu De Luc un instant; Herschel demeure à sept lieues de la capitale ... Priestley est constamment à Birmingham, le chevalier Banks ne parle point le français<sup>46</sup>, Kirwan est très honnête mais dans sa société on ne s'exprime qu'en anglais: je ne pourrai tirer parti de ces messieurs que quand je parlerai la même langue »<sup>47</sup>.

De Luc semble avoir été l'un de ces personnages serviables et amicaux, prêts à rendre service. Dès son arrivée en Angleterre, il est nommé membre de la Royal Society, et c'est Charles Bonnet qui a appuyé sa nomination:

« Il est vrai que j'ai eu du plaisir à signer le certificat d'un compatriote qui fait tant d'honneur à sa patrie par ses lumières et par ses talents.

---

<sup>44</sup> id.

<sup>45</sup> Corr. Bonnet. 1. 3. 1785. Mss 729.

<sup>46</sup> id. 10. 6. 1785.

<sup>47</sup> Sir Joseph Banks, président de la Royal Society.

Recevez, Monsieur ... les vœux que je fais pour le succès de votre voyage d'Angleterre, écrit Bonnet»<sup>48</sup>.

Le 4 juillet 1785, c'est l'Irish Academy qui élit De Luc membre d'honneur. Le président, William Hamilton, annonce au naturaliste sa nomination.

Sir William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples — qui n'a aucune parenté avec le président de l'Irish Academy — avait depuis longtemps des rapports avec Genève. En 1772 et 73, il avait été le cicerone de Saussure, au cours du voyage de ce dernier dans les Deux Siciles. En 1776, Hamilton et sa première femme étaient venus à Genève, et Saussure avait emmené l'ambassadeur à Chamonix. Sans doute est-ce au cours de ce premier voyage qu'il avait rencontré De Luc. En 1784, Hamilton revient à Genève:

« J'ai enfin vu M. le chevalier Hamilton dans notre cabinet ... Puis nous parlâmes volcans, cela va sans dire; puis camées; il en avait dans toutes ses poches. Je lui fis visite à Sécheron où il logeait»<sup>49</sup>.

C'est l'année cruciale de la vie de Sir William. A Londres, chez son neveu Charles Greville, il venait de rencontrer la maîtresse de ce dernier, Emma Hart, très belle personne qui avait exercé bien des métiers, dont celui de modèle. L'ambassadeur rentrait à Naples, où il invite De Luc à venir le voir, mais ce n'est pas la seule invitation qu'il lance: il a aussi convié Mrs Hart. Elle viendra. On sait la suite.

Dès son arrivée en Angleterre, Jean-André De Luc s'était lié avec le chimiste Joseph Priestley. Dans un fragment de journal, il note: « April 1773. I arrived London in April 1773. Invited Dr. Priestley at Calne in Wiltshire end of the year ». Priestley revient en 1780, et la nouvelle de cette visite réjouit Guillaume Antoine<sup>50</sup>. Jean-André séjourne chez le grand chimiste en 1782<sup>51</sup>. Deux ans plus tard, sa fille Fanchette passe aussi un week-end chez lui, et le charge de porter une lettre à son père. Les deux hommes sont très intimes, et les recherches de Priestley sur l'oxy-

---

<sup>48</sup> 5. 3. 1773. Mss 2463.

<sup>49</sup> Mss 2470.

<sup>50</sup> Mss 2467.

<sup>51</sup> 28. 11. 1780. Mss 2469.

gène et l'amoniaque passionnent De Luc qui comprend la portée de ces découvertes qui bouleversent l'histoire des sciences. Le naturaliste genevois se trouve aussi en relations avec James Watt, l'un des inventeurs de la machine à vapeur; ils échangent une correspondance scientifique très suivie en 1783 et 1784; le résumé des lettres de Watt se trouve dans les papiers de De Luc.

Et, une fois de plus, le rôle des deux frères se complète. En 1784, l'un des fils de Priestley, Paul, va apprendre le français à Genève. Tout naturellement, il est mis en rapports avec Guillaume-Antoine:

«Vous n'ignorez peut-être pas que le fils ou un des fils du Dr Priestley est aussi à Genève. Je l'ai su parce qu'il loge chez Mme Choisy la mère et que le ministre lui donne une leçon de français. . . . Nous avons fait ensemble la semaine dernière une course sur le Salève (16 novembre 1784)»<sup>52</sup>.

Entrée en contact et commencement de l'entraînement — car les De Luc sont tous des montagnards dans le sang. Et, le 24 juillet 1785, Paul Priestley et Jean-André De Luc II, le fils de Guillaume-Antoine partent de compagnie, à pied, faire le classique tour de Suisse, dont Jean-André tiendra le journal. Meillerie, Villeneuve, Martigny, Sion, Loèche, la Gemmi, où l'on voit encore les restes de la grande avalanche de 1782, tombée du glacier de l'Altels, Kandersteg, où les deux jeunes gens voudraient trouver une voie directe sur Lauterbrunnen, apprennent qu'il n'y en a pas et se consolent en contemplant «le Schreckhorn» (!), Spiez, Meiringen, la Handeck, le Grimsel, Gletsch, la traversée du glacier du Rhône, Andermatt, le Pont du Diable, qui les déçoit, Altdorf, Fluelen, Schwyz, Lucerne, où il vont voir le général de Pfyffer et son relief, Zurich, Schaffhouse, Aarau, Soleure, Berne, Fribourg, Lausanne, Genève, «Amen!». Ils rentrent le 16 août, et Priestley a très mal aux pieds. Le jeune De Luc est encore moins doué, du point de vue littéraire, que son père et son oncle. Sa description est terne, presque ennuyée. Tout au plus peut-on relever deux ou trois détails. A propos du Grimsel: «Les aiguilles que j'avais admirées la veille étaient dorées des premiers rayons du soleil»; les séracs

---

<sup>52</sup> Mss 2470.

du glacier du Rhône: « Ils sont hérissés de pointes blanches, mais bleues à leur base ». Il est totalement indifférent au souvenir oppressant du passage de Rousseau en Savoie ou au Valais et à la plupart des hantises alpestres de ses contemporains, mais il ne faut rien chercher d'original dans son récit. Et cependant il aimait les montagnes <sup>53</sup>.

Vers la même date, le fils de James Watt arrive aussi à Genève. Il a quinze ans: « Le jeune Watt a commencé à prendre des leçons de français de notre ministre et il les prend avec son camarade d'enfance, le jeune Priestley », écrit Guillaume-Antoine <sup>54</sup>. Il charge Jean-André d'informer le physicien qu'il ne perdra jamais de vue son fils; il vient de lui faire changer de pension et de le loger provisoirement chez le Dr Odier <sup>55</sup>. James Watt fils, par la suite, poursuivra les recherches de son père, et deviendra un remarquable spécialiste des machines à vapeur.

Jean-André De Luc sera également en relations avec les Herschel, Sir John et sa sœur Caroline, Sir Humphry Davy, à qui il est hostile, Sir James Hall, le naturaliste. De près ou de loin, il a touché à toute la société savante anglaise.

\* \* \*

En raison de sa position à la cour, le lecteur de la reine se trouve constamment en rapport avec les dames d'honneur. Trois d'entre elles au moins ont joué un rôle dans son existence, à des titres différents.

Un an après son entrée en charge, De Luc repart pour la Suisse, escortant l'une d'elles, qui se rend à Lausanne pour consulter le Dr Tissot. Elle est Allemande, elle s'appelle Mlle de Schwellenberg — Schwelly, pour la cour d'Angleterre — et elle est odieuse. De Luc est enchaîné à cette personne à la fois geignarde et sentimentale, qui rancira avec l'âge. Il ne peut la quitter, il doit relater ses faits et gestes à la reine, et il s'ennuie. Quelques lettres, à Lavater notamment, révèlent combien la dame est détestable;

---

<sup>53</sup> Le Mss inédit appartient au comte de Suzannet, qui a eu l'amabilité de me le communiquer.

<sup>54</sup> 24. 12. 1784. Mss 2470.

<sup>55</sup> 8. 3. 1785. id.

à mots couverts, car De Luc est un galant homme. A la fin, la cure de Tissot paraissant interminable, comme le séjour à Lausanne, De Luc estime que Mlle de Schwellenberg ne se portera pas plus mal si elle prend un petit peu d'exercice. Et il l'emmène faire le tour de l'Oberland. Ils quittent Lausanne le 6 Octobre 1774. Dans les lettres que De Luc adresse à la reine, et qui formeront les *Lettres sur quelques parties de la Suisse*<sup>56</sup>, on voit Schwelly donner toute sa mesure. Au départ de Thoune, elle consent à admirer un coucher de soleil sur la grande chaîne de l'Oberland, mais elle a le mal de mer sur le lac, elle tremble de peur en chaise à porteurs en montant à Lauterbrunnen. Elle est terrifiée par les vaches et les chiens. S'étant aventurée jusqu'au pied du Staubbach, elle a toute les peines du monde à redescendre cet innocent talus. Il est vrai que les souliers de femmes, au XVIII<sup>e</sup> siècle, se prêtaient mal à la marche. Elle se dispute avec sa femme de chambre hanovrienne et la renvoie, après qu'on a eu une peine infinie à la faire venir. Par contre, elle sanglote d'émotion en lisant les devises peintes ou gravées sur les façades des chalets et elle s'extasie devant la sobriété de la population agreste « qui ne boit que du kirsch » ! Puis elle prend des initiatives qui ne charment pas De Luc. A Grindelwald, ce dernier boit de l'eau des torrents qui sortent du glacier, « un plaisir que je me donne toujours auprès des premières sources de nos rivières ». Schwelly se le refuse, sans doute craignant l'entérite; mais elle désire en envoyer quelques bouteilles à la reine, en souvenir de ce voyage. De Luc doit se charger de l'envoi, et il finit par se dérober à la corvée, en prétextant les risques de gel. Ailleurs, il devra expédier à la reine des « lécrelets ».

Au retour, la dame n'est pas guérie. Elle consulte Cabanis de passage, revoit Tissot, part passer l'hiver à Hyères, traînant toujours son souffre-douleur, se soignant au rebours du bon sens et prenant des rhumes. En mars 1775, ils repartent vers l'Angleterre. Tout au long du voyage, De Luc a été harcelé de lettres anxieuses du baron de Salgas qui, au nom de la reine, s'enquiert de la santé de la dame: on espère que De Luc la ramène « full of health and

---

<sup>56</sup> 1785.

spirit<sup>57</sup>», « in perfect health and able to climb to the top of the pagoda in one breath<sup>58</sup> ». Il s'agit de la ravissante pagode de Kew, chinoiserie caractéristique des jardins du temps. Au cours du voyage, Lord et Lady Holderness suivent de près De Luc et sa dolente compagne. Les Holderness, amis du naturaliste genevois sont, si l'on peut dire, des collègues du baron de Salgas: Lord Holderness a été gouverneur du Prince de Galles et du prince Frederick. Ils se préoccupent tendrement de l'état de santé de Mlle de Schwellenberg. Enfin, en septembre 1775, De Luc la réexpédie seule en Angleterre et va passer quelques mois à Genève: des vacances bien méritées. Mlle de Schwellenberg ne disparaît cependant pas de son horizon.

En 1786, Fanny Burney est admise à la cour d'Angleterre comme « keeper of the robes » de la reine. Elle a trente-quatre ans. Très cultivée, fille d'un père érudit, musicographe, qui a connu Voltaire, Diderot et Rousseau, elle a dévoré Richardson et l'abbé Prévost. Le Dr Johnson a formé son goût et l'a encouragée à écrire. En 1779, elle a publié, anonymement, son premier roman, *Evelina*; en 1782 *Cecilia*, œuvres délicates, bien observées, très sentimentales. De Luc a lu à la reine — avec quelle prononciation! — ce dernier ouvrage et Mme de Genlis, au cours d'un voyage en Angleterre a parlé de la jeune romancière à la reine. Reçue par la famille royale, elle se voit offrir un poste important à la cour. Poste honorifique et très astreignant. La cour est d'un ennui surhumain et, circonstance aggravante, Fanny Burney se trouve sous les ordres de Mlle de Schwellenberg, avec qui elle partage un carosse. Dans ce milieu terne, où il y a beaucoup trop d'Allemands pour son goût, la jeune femme se lie avec De Luc, qui n'est peut-être pas très distrayant, mais dont le tact et l'éducation sont raffinés.

« This morning, écrit Fanny Burney dans son *Diary*, my dear father carried me to Dr Herschel ... He is very fond of my father, who is one of the council of the Royal Society this year, as well as himself, and he has much invited me when we have met at Mr. de Luc's »<sup>59</sup>.

---

<sup>57</sup> 9. 9. 1774. Mss 2460.

<sup>58</sup> 11. 10. 1774. id.

<sup>59</sup> *Diary*, 30. 12. 1787.

A la cour, on sent que le naturaliste est toujours un peu intimidé; en particulier un jour où le Prince de Galles, le futur George IV essaie de le griser au champagne — il a le goût des mauvaises plaisanteries — et échoue, car le naturaliste a la tête solide <sup>60</sup>. Quant au rôle de De Luc entre Fanny Burney et Mlle de Schwellenberg, il est ce que l'on peut imaginer. Schwelly a appris de Tissot le culte des fenêtres ouvertes. En plein hiver, elle exige que les glaces de son carrosse soient baissées, du côté où elle n'est pas assise, bien entendu. Un jour où elle suit la cour, avec Fanny Burney et De Luc dans sa voiture, par un froid glacial, dans son charabia germanique, elle donne l'ordre de baisser les vitres. Les autres n'ont qu'à s'accommoder du froid: c'est son carrosse; on n'a qu'à lui obéir.

«Mr de Luc, who was my vis-à-vis, instantly pulled up the glass.

— Put down that glass! was the immediate order.

He affected not to hear, and began conversing.

She enraged quite tremendously, calling aloud to be obeyed without delay. He looked compassionately at me, and shrugged his shoulders, and said: «But, ma'am ...

— Do it, Mr de Luc, when I tell you! I will have it! When you been too cold, you might bear it!

— It is not for me, ma'am, but poor Miss Burney.

— Oh, poor Miss Burney might bear it the same! put it down, Mr de Luc! without I will get out! put it down! when I tell you! It is my coach! I will have it self! I might go alone in it, or with one, or what you call nobody, when I pleased!

Frightened for good Mr de Luc, and the more for being much obliged to him, I now interfered and begged him to let down the glass. Very reluctantly he complied, and I leant back in the coach and held my muff to my eyes. What a journey ensued! To see the face when lighted up with fury is a sight of horror. I was glad to exclude it by my muff» <sup>61</sup>.

Fanny Burney prend un coup de froid sur les yeux, De Luc un rhume; il avait soixante-neuf ans. Tout le monde est furieux. Il est à supposer que Mlle de Schwellenberg s'était bien guérie, depuis 1775! Les scènes de ce genre se suivent. Fanny Burney note avec humour les discussions stupides de la dame, ses crises de

<sup>60</sup> 4.6. 1791. F. Burney. *Diary*.

<sup>61</sup> 27. 11. 1787. id.

mauvaise humeur, son air piqué lorsque le Prince de Galles lui offre du champagne, pour essayer aussi de la griser, au cours de l'épisode cité plus haut. Grâce à son tact naturel, Schwelly avait réussi à se rendre insupportable à tout le monde.

Quant à la gaieté de la cour ...

«As to books, there are not three amongst us; and for company, only Mr de Luc and Miss Planta; and so, in mere desperation for employment I have just begun a tragedy» <sup>62</sup>.

«Universal despondence now pervaded the whole house. Even poor Mr de Luc was silenced ... and Mlle Schwellenberg — who thinks it is treason to say the king is ever at all indisposed — not being able to say all was quite well, forbade a single word being uttered upon the subject!» <sup>63</sup>.

Schwelly meurt en 1797; à cette date, Fanny Burney a quitté la cour et a épousé un émigré français, le comte d'Arblay.

Tout à la fin de sa vie, De Luc se trouvera en relations avec une troisième dame d'honneur, petite-fille par sa mère de son ancien ami, Lord Holderness: Mrs Augusta Leigh, attachée non à la reine, mais à la princesse Charlotte de Galles. Elle est la demi-sœur de Byron, son Astarté, et elle apporte un jour au naturaliste le dernier poème de son frère qu'elle vient de recevoir de Venise où celui-ci traîne son lourd exil: c'est le *Prisoner of Chillon*. De Venise, le poète écrit à son éditeur Murray:

«A Mr De Luc, ninety years old, a Swiss, had it (the poem) read to him and is pleased with it — so my sister writes. He said that he was with Rousseau at Chillon and that the description is perfectly correct. But this is not all. I recollected something of the name and find the following passage in *The Confessions*: «De tous ces amusements, celui qui me plût davantage fut une promenade autour du lac que je fis en bateau avec De Luc père, sa bru, ses deux fils et ma Thérèse ...». The nonagerian De Luc must be one of the *deux fils*. He is in England, infirm but still in faculty. It is odd that he should have lived so long and not wanting in oddness that he should have made this voyage with Jean-Jacques and afterwards at such an interval, read a poem by an Englishman who had made precisely the same navigation, upon the same scenery» <sup>64</sup>.

Le thème du destin, toujours cher à Byron. Etrange lien entre deux générations!

\* \* \*

---

<sup>62</sup> 19. 10. 1788. id.

<sup>63</sup> 27. 11. 1788. id.

<sup>64</sup> Byron. *Letters and Journals*. T. IV, 9. 4. 1817.

Il est probable que les vers au rythme hallucinant et grave du *Prisoner of Chillon* ont dû étonner le vieux savant, sans beaucoup lui plaire: il était trop tard pour saisir les accents d'une nouvelle école et il ne vit là qu'un décor. Mais il avait été un admirateur assez éclairé de la littérature anglaise, qu'il connaissait bien.

Comme tous les gens cultivés de son temps, lui et son frère ont leur opinion sur Shakespeare, et ils diffèrent de beaucoup de leurs contemporains sur un point important: ils ont lu les pièces dans le texte original. Dans leurs lettres se trouvent plusieurs citations shakespeariennes. Pas très variées: toutes semblent empruntées à *Macbeth*, et on les trouve dans des allusions aux troubles de Genève:

«Chaque jour il se passe des scènes de la part de ces petits tyrans ... qui me font écrier avec les patriotes fidèles de l'Ecosse dans *Macbeth*:

That a swift blessing  
May soon return to this our suffering country!  
Under a hand accursed»<sup>65</sup>.

«Je retrouve encore cette conduite dépeinte et son pronostic dans *Macbeth*. Hecate annonçant à ses compagnes que l'usurpateur viendrait les consulter, s'exprime ainsi:

We shall raise such artificial spright  
As by the strength of this illusion  
Shall draw them (him) on to their (his) confusion  
They (he) shall spurn fate, scorn death and bear  
Their (his) hopes above wisdom, grace and fear  
And you all know security  
Is mortals' chief enemy»<sup>66</sup>.

«On croit voir Lady Macbeth, complice de l'assassinat du bon roi Duncan, entrer dans la chambre où son mari venait de le poignarder, pour souiller de son sang, qui coulait encore, la face de ses innocents valets de chambre pendant leur sommeil, afin qu'ils paraissent être ses assassins:

If he do bleed  
I'll gild the faces of his grooms withal,  
For it must seem their guilt»<sup>67</sup>.

Les textes sont exacts. Il est difficile de savoir ce que les deux frères ont lu d'autre; une connaissance aussi précise d'une

---

<sup>65</sup> 3. 5. 1782. Mss 2470.

<sup>66</sup> 17. 4. 1782. id.

<sup>67</sup> id. id.

pièce laisse au moins supposer la lecture des autres tragédies, puisque presque tout le XVIII<sup>e</sup> siècle a ignoré les comédies. Cependant, Jean-André se trouvait avec la cour à Weymouth en 1789, lorsque Mrs Siddons interprétait Rosalind du *Midsummer's Night Dream*:

«She looked beautifully but too large for that shepherd's dress; and her gaiety sits not naturally upon her — it seems more like disguised gravity, notait Fanny Burney»<sup>68</sup>.

Comme tous ses contemporains, même les gens aux goûts les plus austères, De Luc a lu les romans de Richardson. Sa fille Fanchette, qui l'a rejoint en Angleterre, les dévore:

«J'ai lu les ouvrages de Richardson, *Clarisse* en dernier lieu. J'ai trouvé ce roman d'une grande beauté, j'aurais désiré ne le jamais finir et je ne pouvais le quitter»<sup>69</sup>.

Et là se place un épisode curieux. En 1813, Jean-André De Luc écrit à l'abbé Duval, émigré français fixé à Londres:

«Sir Richard Philips, éditeur du *Monthly Magazine*, m'a envoyé un gros paquet de lettres, seulement pour me communiquer une correspondance entre mon frère défunt<sup>70</sup> et M. Samuel Richardson, l'auteur des romans moraux qui vous connaissez sûrement, *Pamela*, *Clarisse*, *Sir Charles Grandison*. Mon frère étant en Angleterre de 1789 à 1792 avait fait une liaison intime avec M. Richardson, mais le premier demeurait en Devonshire et correspondait avec Richardson qui était à Londres. Que les lettres de mon frère fussent tombées entre les mains de Sir Richard Philips, cela ne serait pas étonnant, mais les lettres de Richardson lui-même qui devraient être dans les mains de mon frère sont jointes aux siennes, c'est ce dont j'ai demandé une explication ...

Mais il y a une autre coïncidence très remarquable à ce sujet. M. Richardson avait conçu une telle affection et estime pour mon frère et à cause de lui pour toute notre famille qu'il lui en demande l'histoire, et même la biographie et l'origine ...»<sup>71</sup>.

On ne voit pas très bien ce qui s'est passé ni qui s'est trompé, car un fait est certain: Richardson, mort en 1761, n'a pas pu connaître Guillaume-Antoine en 1789!

---

<sup>68</sup> 28. 7. 1789. *Diary*.

<sup>69</sup> 17. 4. 1780. Mss 2471.

<sup>70</sup> G. A. D. était mort en 1812.

<sup>71</sup> 20. 10. 1813. Mss 2472. J. A. reproduit cette biographie: c'est de la haute fantaisie.

Evidemment, en 1813, le naturaliste était très vieux et embrouillait les dates.

En 1801, il avait publié deux volumes de *Précis sur la Philosophie de Bacon*. Dès sa préface, il expose le sens qu'il donne à cette étude. Il veut réfuter les philosophes qui entraînent Bacon dans leur orbite et lui prêtent des théories matérialistes et anti-chrétiennes qui n'ont jamais été siennes. Bacon a tiré sa philosophie de la nature et l'a subordonnée à la révélation. Les personnages de son utopie, la *Nouvelle Atlantide*, sont chrétiens. Toute autre interprétation est fautive. Le travail de De Luc est clair et rigoureux. A-t-il saisi la souplesse infinie de l'esprit de Lord Verulam? Ce n'est pas sûr. Le XVIII<sup>e</sup> siècle finissant était mal préparé pour juger l'ère élizabéthaine.

Une question se pose: quelle est la part des De Luc dans la *Bibliothèque Britannique* fondée à Genève en 1796 et à laquelle ils ont collaboré? La plupart des articles sont anonymes. Le fait qu'ils consistent le plus souvent en extraits d'ouvrages récents complique encore leur attribution. Jean-André II — le neveu — signe au T. XXXIV (1806) une étude sur le vers héroïque anglais: on constate que ses autorités sont Pope, Gray, Thomson, Milton, qu'il n'a jamais entendu parler de Wordsworth, de Coleridge, même de Southey dont pourtant *Thalaba* était analysée dans un numéro antérieur de la revue.

Une note sur *Camilla*, le dernier roman de Mme d'Arblay, semble être l'œuvre du lecteur de la reine:

«C'est une recommandation bien intéressante que le nom de Mme d'Arblay (ci-devant Mlle Burney) pour le roman que nous annonçons. Cette production, en offrant de nouveaux développements des beaux talents de son auteur, paraît devoir étendre encore sa réputation. Nous nous proposons de donner un extrait détaillé de cet ouvrage. Nous satisferons une curiosité bien légitime de nos lecteurs et réussirons à réparer les privations qui résultent de l'état actuel de la librairie et du découragement des bons traducteurs» <sup>72</sup>.

La question de la difficulté de se procurer les bons ouvrages anglais est d'une curieuse actualité! *Camilla*, en réalité très inférieur aux précédents ouvrages de Mme d'Arblay, est longuement

---

<sup>72</sup> 1. III. 1796.

analysé et cité. Il serait sans doute trop risqué d'attribuer aux De Luc les notes de critique littéraire de la revue. On y trouve l'indication d'un goût assez sûr, hostile au roman noir à l'exception des œuvres de Mrs Radcliffe et de Joanna Baillie. Mais les deux frères étaient des savants et non des critiques.

\* \* \*

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est l'âge d'or des relations internationales. On a trouvé entre tous les pays une série de traits d'union, formés par des écrivains qui représentent toute l'échelle des valeurs intellectuelles: Voltaire, l'abbé Prévost, Horace Walpole, Sterne parmi les plus grands. Ceux-ci ont agi dans les deux sens, aussi célèbres en France qu'en Angleterre. Les frères De Luc jouent un rôle moins étincelant que celui de ces grands premiers sujets, mais il semblerait juste que des études de détails, portant aussi bien sur Fanny Burney que sur H. B. de Saussure, sur James Watt que sur Priestley fassent désormais état de leur action scientifique et littéraire. La réflexion de Byron, qui reflète l'égoïsme presque naïf du poète est juste: des hommes dont le nom peut être associé à deux tours du lac de Genève qui ont laissé chacun leur trace dans l'histoire de la littérature ne sont pas les premiers venus. Et ces hommes ont créé une série de liens ténus mais solides entre l'Angleterre et Genève.